

Nathalie Quintane

Crâne chaud

**NATHALIE
QUINTANE**

P.O.L

Extrait de la publication

Crâne chaud

DU MÊME AUTEUR

- REMARQUES, Cheyne éditeur, 1997
CHAUSSURE, P.O.L, 1997
JEANNE DARC, P.O.L, 1998
DÉBUT, P.O.L, 1999
MORTINSTEINCK, P.O.L, 1999
SAINT-TROPEZ – *UNE AMÉRICAINE*, P.O.L,
2001
LES QUASI-MONTÉNÉGRINS, P.O.L, 2003
FORMAGE, P.O.L, 2003
ANTONIA BELLIVETTI, P.O.L, 2004
CAVALE, P.O.L, 2006
UNE OREILLE DE CHIEN, éd. du Chemin de fer,
2007
GRAND ENSEMBLE, P.O.L, 2008
UN EMBARRAS DE PENSÉE, Argol, 2008
TOMATES, P.O.L, 2010

Nathalie Quintane

Crâne chaud

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1685-5
www.pol-editeur.com

1

Les encouragements, je me les fabrique moi-même. Il n'est pas dit que les miens puissent devenir les vôtres, je veux dire par là que je ne promets rien, mais que je n'empêche personne non plus. Je n'empêche personne d'y mettre le nez, de repérer des ressemblances, des informations sur l'époque ou l'année en cours, des éléments – utiles ou pas. Ce que vous en ferez, c'est votre affaire. Si ça vous amuse, tant mieux. Et si vous y voyez le moyen de sortir d'une impasse ou une explication possible à l'impasse dans laquelle vous vous êtes fourré, tant mieux aussi. Ce qui

suit concerne tout le monde – en ce sens, et comme on le verra ultérieurement, je n’ai pas pris de risque. Je ne dis pas que l’ensemble soit pépère : on pourra toujours continuer à me reprocher les sauts du coq à l’âne, les problèmes de ponctuation, les allusions obscures, les paragraphes trop longs et les chapitres trop courts, etc., on pourra toujours tâcher d’excuser tout ça par la poésie, dire que ce n’est pas grave puisque c’est expérimental, ou dire au contraire que c’est du lourd, que ça sent le vécu, la tranche. Je vais résumer mon point de vue simplement : ce n’est pas parce que ce n’est pas pépère qu’on ne peut pas le lire, si tant est que ce ne le soit pas – pépère.

En signalant que ce qui suit concerne tout le monde, je ne viens pas poser qu’il y aurait là quelque chose démocratique d’emblée, *littérature pour tous* – c’est le genre d’option qui n’est jamais gagnée, pas plus en art qu’en politique, ça se travaille conti-

nûment, d'un bout à l'autre, avec des hauts et des bas, des rattrapages, des remords ; il ne faut pas être fainéant. Quand je pense que vous rattraper par le colback avec telle technique ou tel subterfuge équivaut ni plus ni moins à mettre des billes de mon côté (et non du vôtre), ça m'ennuie – remplacez *ça* par *je* : *je* m'ennuie. Pas de connotation morale là-dedans : je bâille, ça n'avance pas, j'aimerais autant être ailleurs. Que faire, quand une activité librement choisie vous emmerde, sinon la quitter ? Un député peut-être peut s'ennuyer – pas moi. Je ne représente pas le peuple, et ceci n'est pas une séance à l'assemblée.

Les derniers développements – dans ce qui *nous* concerne (nous = vous et moi) – mettent un point d'honneur à opérer la jonction entre notre art (la littérature, admettons) et le moment présent dans le crime sexuel et le scandale sexuel. On parlerait toujours à nouveaux frais d'un

viol, d'un inceste, d'une partouze. Nous sommes tous partie prenante des derniers développements. Ils ne sont pas d'un côté et nous ne sommes pas de l'autre, à les regarder. Si je ne détaille pas dans ce qui suit un viol, un inceste, une partouze (avec mineurs), vous pouvez m'en faire grief. Et je ne me dédouanerais pas en vous renvoyant à Machin, qui se débrouille mieux que moi dans ce domaine, mais j'ajouterai que s'il n'est pas strictement question de viol, inceste, partouze, par la suite, ni non plus d'une sensibilité incestueuse, partouzarde ou violente qui aurait l'aplomb ou l'à-propos de se faire jour de temps à autre, je me demande, d'une certaine manière, s'il peut en être autrement.

Les derniers développements m'embrouillent tellement que parfois je doute qu'un viol dans un livre ne soit pas un viol. On dit : C'est un document, donc c'est un viol. Puis : C'est littéraire, donc

ce n'est pas un viol. Mais en même temps on dit qu'il y a toujours un peu de fiction dans le document et que la fiction c'est du document – alors? Quand on met en procès un livre, son auteur, ou son éditeur, est-ce parce qu'on comprend *trop bien* la nature d'un viol (par exemple) ou parce qu'on comprend *trop bien* la nature de la littérature?

Ce n'est pas à ces questions que j'ai prévu de répondre – aussi bien, je n'ai pas prévu de réponses puisque je n'ai pas prévu de questions auxquelles je pourrais répondre. Faisant le tour de tout ce dont il est possible de faire le tour, sans excès, dans ce qui nous concerne (l'amour), je n'ai vu qu'une forme, à vrai dire une personne, une personne qui est une forme, pour m'aider quand j'en aurais besoin : les émissions de Brigitte Lahaie. Tous les après-midi, depuis des années, à la radio, Lahaie donne de judicieux conseils à des

gens déboussolés, aussi déboussolés que j'ai pu l'être ; ils exposent la composition et l'origine de mon déboussollement bien plus précisément que si j'avais, moi, essayé d'en faire un livre.

Brigitte – et si je me permets cette familiarité, c'est que, comme tous ses fidèles le savent, elle fait partie de la famille, de la famille choisie de ceux qui sont vraiment attentifs à votre souffrance et n'ont de cesse qu'ils ne vous fassent entendre la voix de la raison –, Brigitte continuait ce que Ménie Grégoire avait entamé dans les années 1970. Personne, pas plus pour Ménie que pour Brigitte, n'aurait osé supprimer leurs émissions, n'aurait osé proposer la suppression de ces émissions, d'abord parce que personne n'en aurait eu l'idée, ensuite parce que l'état mental de la nation dépendait – et je n'exagère pas –, dépendait en partie du concours apporté par ces présentatrices.

Eh bien, à ce stade, je dirais que par rapport aux émissions de Brigitte, celles de Ménie se cantonnaient aux petits bouts. Bien sûr, à l'époque, ils n'étaient pas perçus comme des petits bouts ; ces petits bouts étaient, de fait, de sacrés morceaux, et plus d'un dut en rougir derrière son poste. Devant. Mais ce qu'on entendait parfois devant le poste quand Brigitte y était, c'était bel et bien, pour notre époque, du gros bout, bel et bien, le plus souvent, ce qu'on n'a jamais vécu et que d'autres, plus expérimentaux, ont engagé.

Naturellement, il ne s'agit pas ici de singer des émissions entières ni de me faire passer, à l'écrit, pour Brigitte – bien que la singerie ne soit jamais sans rapport avec le *métier*. Il a fallu du temps pour que j'ose approximativement contrefaire la radio. Au départ, j'ai préféré partir de mon point de départ : une discussion avec une amie, dont les initiales sont A.P. comme Action

Poétique. Pour plus de réalisme – et de commodité –, vous pouvez associer ce A à Aurélie ou à Annette et le P à Pauli ou Pelloux (Annette Pelloux, Aurélie Pelloux ou Pauli, etc.); je garde par-devers moi, si vous le permettez, le véritable nom de cette amie et l'idée que ses initiales sont celles d'Action et de Poétique, non pour *faire style*, mais pour mémoire.

2

On était à Paris dans un café avec Aurélie Pelloux. À quarante-cinq ans, le nombre de discussions dans des cafés avec une amie qui se superposent à d'autres discussions dans des cafés avec une amie devient proprement incroyable ; la première discussion est perdue à jamais, aussi invisible que la plus petite des Vaches qui rient sur le couvercle d'une grosse boîte de Vache qui rit. À cet âge, il n'y a plus guère à espérer de la récupération de son passé. Quelque chose qui ressemble à ce qu'on était monte parfois au visage d'en face et on pense *pareil que moi* en même temps que *trop tard*. Je pleu-

rais devant Aurélie Pelloux en évoquant une histoire vieille de vingt-cinq ans. Pour mon bien, elle me demanda si je n'avais pas envie d'essayer de faire ce que je ne sais pas faire. Je lui dis que oh non, c'était trop difficile. Elle insiste. En essayant, je finirais par réussir à faire ce que je ne sais pas faire, elle en est sûre, d'ailleurs est-ce que ce n'est pas ce que tu as toujours fait? Peut-être, en me mouchant dis-je dans un mouchoir en papier, mais je ne m'étais jamais attaquée qu'aux petits bouts, par petits bouts : les gros bouts, c'était son affaire, lui dis-je pour la flatter. En revanche, tu me sembles tout à fait parée pour parler de – dit-elle en balançant sa main par-dessus son épaule comme on jette du sel.

– Oui mais je vais peut-être éviter les scandales sexuels.

– Excellent.

– Je devrais commencer par un scandale sexuel?

– Non. Il vaut mieux parler de ce que tout le monde connaît, ce que tu as toujours fait. Continuer dans la majorité.

– Alors les organes sexuels.

– La vie d'un poète est la vie de tous.

– Ouais mais des organes sexuels détachés comme ça sur une page et qui n'appartiennent à personne : c'est bizarre.

– Pas du tout. La poésie doit être faite par tous et non par un. Tu peux utiliser des termes techniques, comme *cyprine*.

– Ah ça, je sais! C'est [...]. Après les organes sexuels, les dommages sexuels.

– Dans *L'Éclipse*, le film d'Antonioni, au début il y a un château d'eau.

– Et donc?

– Le château d'eau est mis pour une bite.

– Ah bon. Antonioni a fait ça?

– Oui; non?

– C'est vulgaire.

– Enfin. C'est peut-être un champignon atomique (aussi).

– Ça ressemble plutôt à une bite ou à un champignon atomique ?

– Ni l'un ni l'autre. C'est XXX.

– Si je pouvais parler de bites pour mieux comprendre XXX.

– Excellent. Vas-y, fais-le.

– Bon alors : les organes sexuels, les dommages sexuels. Et les sentiments sexuels, bien sûr.

– Il y a la question de la forme. La forme doit être faite par un.

– Ça a déjà été fait. Je m'en souviens, maintenant.

– La forme aussi doit être sexy. D'une certaine manière.

– C'est-à-dire ?

– Mais *Bataille*, par exemple. C'est *sexe* (il parle de sexe et c'est sexe).

3

Dans un *Dennis Cooper*, il est question d'un ado au beau cul qui fait de la danse moderne et écoute *Slayer* (on est aux États-Unis), avec une histoire de cor-delette de cheveux. Crâne rasé, visage rose après qu'il s'est servi d'une lavette pour ôter le maquillage Glam Metal. En fond, on entend le disque, volume poussé au maximum. Il fait rouler l'ado sur le côté, tord la mèche de cheveux une fois, deux fois, trois fois, l'enroule comme une corde à sauter sur le crâne du garçon, et en fait rapidement *un bâillon avec un nœud*.

C'est là que j'ai buté sur un problème de traduction :

Observant une transe un état d'éveil
Gisant encore sans savoir
Récitant les passages du temps
Prépare-toi au supplice du pal.

Poème de Slayer.

J'ai d'abord pensé qu'en français c'était tarte – *peut-être qu'en anglais pour un Anglais Prépare-toi au supplice du pal fait aussi tarte, mais en anglais pour un Français, Prépare-toi au supplice du pal fait toujours moins tarte que sa traduction en français, sans compter l'affadissement du vers quand il n'est pas soutenu par une musique forte.*

Puis je me suis soupçonnée de vouloir liquider à bon compte un rare fragment de poésie dans un roman – le vers ne pourrait « passer » qu'accompagné par une musique

Achevé d'imprimer sur Roto-Page
en septembre 2012
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2291 – N° d'édition : 245798
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : octobre 2012

Imprimé en France



Nathalie Quintane
Crâne chaud

Cette édition électronique du livre
Crâne chaud de NATHALIE QUINTANE
a été réalisée le 4 octobre 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2012
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818016855 - Numéro d'édition : 245798).
Code Sodis : N53531 - ISBN : 9782818016879
Numéro d'édition : 245800.